

d thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la
générosité de:

Stauffer Library
Queen's University

uality
gibility
he

Les images suivantes ont été reproduites avec le
plus grand soin, compte tenu de la condition et
de la netteté de l'exemplaire filmé, et en
conformité avec les conditions du contrat de
filmage.

e filmed
g on
impres-
All
on the
pres-
printed

Les exemplaires originaux dont la couverture en
papier est imprimée sont filmés en commençant
par le premier plat et en terminant soit par la
dernière page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration, soit par le second
plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires
originaux sont filmés en commençant par la
première page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration et en terminant par
la dernière page qui comporte une telle
empreinte.

ne
CON-
ND"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la
dernière image de chaque microfiche, selon le
cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le
symbole ▽ signifie "FIN".

at
to be
ed
left to
as
the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être
filmés à des taux de réduction différents.
Lorsque le document est trop grand pour être
reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir
de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite,
et de haut en bas, en prenant le nombre
d'images nécessaire. Les diagrammes suivants
illustrent la méthode.

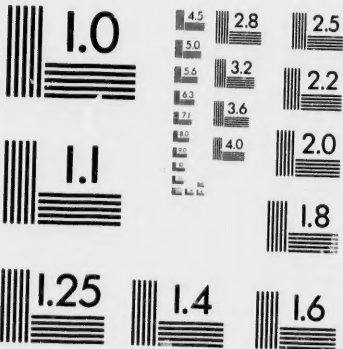
	3
--	---

1
2
3

	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

A Son Excellence le très Honorable
SIR CHARLES METCALFE
Gouverneur Général

DU
CANADA, &c. &c. &c.

Sir,

L'auteur de cet ouvrage, enhardi par
la bienveillance reconnue de votre Excellence, et
voulant l'offrir au public sous des auspices aussi
favorables, ose le dédier respectueusement à votre
Excellence dont il à l'honneur d'être

Le très humble et très obéissant
serviteur,

II
Gérin-Lajoie, A.

JEUNE LATOUR;

Tragedie Canadienne

EN TROIS ACTES.

PAR

G. LAJOIE.



MONTREAL

PERSONNAGES.

LE PERE, (père du jeune Latour.)

ROGER, (le jeune Latour, Gouverneur du *Cap de Sable.*)

RICHARD, (ancien précepteur de Roger, et ami du père.)

RAYMOND, (commandant des troupes de Roger au *Cap de Sable.*)

PAMPHYLE, (ami de Roger.)

GARAKONTHIE' } (deux chefs Iroquois sup-
WAMPUN } posés se trouver alors au
Cap de Sable.)

La scène se passe dans une des maisons du jeune Latour, au *Cap de Sable.*

—  —
pièce débute par le chant suivant qui se fait lever du rideau.

m
Da
lei
cie
ble
Fra
om
sié
des
ava
tre
et s
de
vel
A
que
exp
cou
lieu
qu'a
qu'i
pou
s'il
que
L
il di
cap
de c
lui f
d'un
asse
ne lu
tes c
fidéli

T47 ✓

J. E. Laurendeau
320 Dorchester Est.

ES.

neur du Cap

Roger, et ami

pes de Roger

roquois sup-
ver alors au

maisons du

nt qui se fait

Tragédie Canadienne.

Voici ce qui fait le sujet de cette Tragédie.

Pendant que les Anglais se rendaient maîtres de Québec et du Canada, le capitaine DANIEL, de Dieppe, les chassait du port aux Balcines, sur les côtes de la Gaspésie et un jeune officier nommé LATOUR, leur résistait au Cap de Sable, le seul poste, à peu près, qui restât alors aux Français dans l'Acadie. Le père de ce jeune officier, qui s'était trouvé à Londres, pendant le siège de La Rochelle, et y avait épousé en secondes noces, une des filles d'honneur de la reine, avait promis au gouvernement anglais de le mettre en possession du poste où commandait son fils, et sur cette promesse, on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé à la vue du Cap de Sable, il se fit débarquer, et alla seul trouver son fils, à qui il fit un exposé magnifique du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre, et des avantages qu'il avait lieu de s'en promettre. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussi considérables ; qu'il lui apportait l'ordre du Bain, et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour sa majesté britannique.

La surprise du jeune commandant fut extrême : il dit à son père qu'il s'était trompé, s'il l'avait cru capable de trahir son pays ; qu'il faisait beaucoup de cas de l'honneur que le roi d'Angleterre voulait lui faire, mais qu'il ne l'achèterait pas au prix d'une trahison ; que le monarque qu'il servait était assez puissant pour le récompenser de manière à ne lui pas donner lieu de regretter d'avoir rejeté les offres qu'on lui faisait ; et qu'en tout cas, sa fidélité lui tiendrait lieu de récompense.

171786

Le père, qui ne s'était pas attendu à une pareille réponse, retourna aussitôt à son bord. Il écrivit le lendemain, à son fils, dans les termes les plus pressants et les plus tendres ; mais sa lettre ne produisit aucun effet. Enfin, il lui fit dire qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières ; que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus tenu pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait et qu'il lui conseillait, comme père de ne pas le contraindre à le traiter en ennemi.

Ces menaces furent aussi inutiles que l'avaient été les sollicitations et les prières. LATOUR, le père en voulut venir à l'exécution : on attaqua le fort ; mais le jeune officier se défendit si bien, qu'au bout de deux jours, le commandant anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, et qui avait déjà perdu plusieurs soldats, ne jugea pas à propos de s'opiniâtrer davantage à ce siège. Il le déclara à Latour, père, qui se trouva fort embarrassé : comment, en effet, retourner en Angleterre, et s'exposer au ressentiment d'une cour qu'il avait trompé ? Quant à son pays natal, il ne pouvait songer à y entrer, après l'avoir voulu trahir. Il ne lui resta d'autre parti à prendre que de recourir à la générosité de son fils : il le pria de souffrir qu'il demeurât auprès de lui ; ce qui lui fut accordé.

(*Hist. du C. par M. Bibaud.*)

LE JEUNE LATOUL

TRAGÉDIE CANADIENNE

EN

TROIS ACTES

CHANSON.

SUR L'AIR : *Un jour pur éclairer mon âme.*

Je ne recherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays,
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme.
Le sol où j'ai reçu le jour. (bis.)
Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes souris.
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour. (bis.)
Pour elle, autrefois dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes,
Moi je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme
Le sol où j'ai reçu le jour. (bis.)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE, (seul.)

Mon sort est bien cruel ! père trop malheureux !
Pourquoi pèse sur moi la colère des cieux ?

Depuis plus de deux jours mes démarches sont

[vaines.....]

N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans ses

[veines ?.....]

Pleurs, prières, soupirs, rien ne le peut toucher,

A toutes mes raisons il est comme un rocher.....

(Raymond et Richard entrent)

SCENE II.

Le père, Richard et Raymond.

RICHARD.

L'équipage, seigneur, va se lasser d'attendre.
En nous quittant au port vous nous faisiez entendre
Qu'avant que le soleil eut ramené le jour,
Déjà sur vos vaisseaux vous seriez de retour.
Deux jours se sont passés dans une vaine attente.
Mais, lorsque devant vous enfin je me présente,
Qu'aperçois-je ?.. D'où vient cette sombre pâleur ?
Ce regard où sont peints le trouble et la douleur ?
Vous qui naguère encor rayonnant d'allégresse
Et montrant la gaieté d'une heureuse jeunesse
Ne rêviez plus qu'amour, que bonheur et plaisirs !
L'inconstante fortune en trompant vos desirs
Vous a-t-elle surpris au sein de votre joie ?
A quels soucis cuisans vous paraissez en proie !
Ah ! parlez, si je puis vous prêter du secours,
Je suis prêt à le faire aux dépens de mes jours.

RAYMOND.

Dites-nous le malheur que votre cœur déplore.
Nous vous servions jadis, com mandez nous encore.
Que voulez-vous de moi ? puis-je vous soulager ?
Sachez que je peux tout par l'ordre de Roger.

LE PERE.

Que votre dévouement me pénètre et me touche !
Mais vous ne pourrez point entendre de ma bouche
Le récit d'un malheur qui vous ferait trembler.

RICHARD.

Quoi ! votre fermeté peut-elle s'ébranler !
Ah ! ne suspendez plus cette attente importune.
Parlez, je veux avoir part à votre infortune.

RAYMOND.

Le ciel a-t-il sur vous exercé sa rigueur ?
Votre nouvelle épouse a-t-elle, par malheur
Éprouvé quelque peine au sein de ses délices ?

LE PERE.

Ceszez, ces souvenirs sont pour moi des supplices ;
Je vous avouerai tout. Vous savez le dessein
Qui m'a fait aborder dans ce pays lointain.
Albion possédait, dans sa cour magnifique,
Une jeune beauté dont l'air doux et pudique
Attira mes regards, et captiva mon cœur.
Je l'aimais, de sa main je brignai la faveur.
Pour l'avoir, il fallut promettre à l'Angleterre
De soumettre à ses lois ce cap, ce coin de terre
Que mon fils gouvernait pour un peuple étranger
J'espérais tout pour lors de la part de Roger.
Je partis d'Albion ; mon épouse chérie
Pour me suivre quitta ses amis, sa patrie,
Ce lieu de son enfance à son âme si cher,
Et brava comme moi les dangers de la mer.
Devait elle déjà sacrifier sa vie !

Nous voguâmes longtems, lorsqu'enfin l'Acadie
Nous vit mettre le pied sur ses bords malheureux,
Notre ivresse était grande, et nous pleurions tous
[deux.

Aussi, vous le savez, quelle réminiscence
Pouvait troubler alors notre douce espérance.
Les plaisirs, le repos s'offraient de toutes parts
Un heureux avenir enchantait nos regards.
Pourtant le croiriez vous ?.. jouissance éphémère !..
O cruel souvenir !... fatal titre de père ! ..
Mon fils, mon propre fils, plein d'inhumanité,
Se révolte soudain contre ma volonté !

RAYMOND.

O Dieu ! qu'ai-je entendu ! Roger vous est con-
[traire !

Roger ravale ainsi le nom sacré de père !
Il ne veut point livrer le sort entre vos mains !
Ciel ! moi qui le croyais le plus doux des humains.

RICHARD.

Et quoi ! Roger, Seigneur, refuse de souscrire.....

LE PERE.

Oui, chers amis, ma bouche a peine à vous le dire.
 Mon repos est fini, mon bonheur enchaîné ;
 Je suis inconsolable, abattu, consterné !
 Ingrat....pour lui mon cœur était plein de tendresse.
 Des plus rares bienfaits je l'ai comblé sans cesse,
 Et pour tout mon amour, funeste illusion,
 Je ne jouirai point de son affection !
 Le devoir, selon lui, doit vaincre la nature,
 Et mon juste désir lui paraît une injure,
 La fortune, les rangs, les honneurs, tout enfin
 Ce cœur altier le voit avec un fier dédain.
 " Je veux être, dit-il, fidèle à ma patrie,
 " Vous pouvez sur le champ sortir de l'Acadie."
 A ce mot dans mon corps tout mon sang s'est glacé,
 Je restai stupéfait, et mon cœur fut brisé ;
 Je demeurai sans voix.

RICHARD.

Ma surprise est extrême,
 Et comme vous, Seigneur, je suis hors de moi-
 [même,
 Votre fils...mon élève a trompé vos desseins !.....
 Il est flétri cet arbre arrosé par mes mains,
 Dont les rameaux croissans, d'une ombre salutaire
 Devaient couvrir un jour votre famille entière ;
 L'avais-je donc formé pour un but si fatal ?

LE PERE.

Non, vos leçons, Richard, n'ont produit rien de mal.
 Tant qu'il fut sous vos yeux son âme vertueuse
 Envers moi se montrait soumise et généreuse,
 Mais depuis son départ, quelque monstre cruel
 A sans doute changé son heureux naturel.
 Que faire ? il faut pourtant vaincre sa résistance ;
 Parlons, mais si ma voix demeure sans puissance,
 Il faudra que mon bras vienne à s'appesantir
 Sur celui que mon cœur ne cesse de chérir ;
 Car souffrirais-je enfin que Roger soit mon maître ?
 A son ordre suprême irais-je me soumettre ?
 Un père dont la tête est presque en cheveux blancs
 Baïserait-il les pieds de l'un de ses enfans ?

RAYMOND.

Et c'est pourtant ce fils dont la vertu si pure
 Faisait tout votre espoir.

RICHARD.

Seigneur, qu'on se rassure ;
Bien que de ses vertus il ait terni l'éclat,
Il reviendra sans peine à son premier état.

RAYMOND.

Vous pouvez le changer ; l'infortune le touche ;
Parlez, et vous allez en tendre de sa bouche
Ces mots tant désirés : "je vais combler vos vœux,
"Soyez heureux, content, mon père, je le veux,
"Je vous donne ce fort, que votre roi commande."
Vous allez voir ainsi remplir votre demande.
Votre fils est trop noble, il a trop de vertus
Pour persister longtems dans ce cruel refus.

LE PERE.

A frustrer mes désirs sa langue est obstinée.

RICHARD.

Non, n'appréhendez rien de votre destinée,
Reprenez l'espérance ; on va vous secourir,
Il faudra bien enfin qu'il se laisse fléchir.
C'est moi qui l'ai formé, son cœur n'est point de
[roche.

Je vous réponds de tout, et le moment approche
Où vous verrez, Seigneur, combler tous vos souhaits.
Bannissez vos chagrins, je suis sûr du succès.

LE PERE.

"Je puis tout espérer" oh ! que cette parole
Sait calmer mes chagrins, m'anime et me console !
Au milieu de ses maux l'homme espère toujours
L'espérance est souvent son unique secours.
C'est elle qui ranime en ce moment ma vie,
Qui répand les douceurs dans mon âme affaiblie.
En mon état présent je demeure confus ;
Roger, j'ai donc à tort méprisé tes refus !
O vous, cœurs généreux, vous me rendez la vie.
Mais toi, que te dirai-je, ô ma moitié chérie,
Toi qui devant l'autel, en m'accordant ta main,
Voulus jusqu'à la mort partager mon destin !
Non, tu ne sauras pas la cause de ma peine.
Car à ce mot peut-être une douleur soudaine
Viendrait, ô désespoir, t'arracher de mes bras
Et me donner à moi le plus cruel trépas.
Allez, à vos désirs si Roger veut se rendre
Accourez aussitôt en secret me l'apprendre.

RICHARD.

Non, je demeure ici ; priez-le de venir,
 Dites-lui que Richard voudrait l'entretenir.
 Allez, dans vos desseins il faut que je l'entraîne,
 Sur lui ma voix sera puissante et souveraine
 Quelque endurei qu'il soit, je veux dompter son
 [cœur
 Et je vous jure à vous que j'en serai vainqueur.

RAYMOND.

Et moi, de mon côté, je veux vous être utile,
 Quand Roger, pour agir, consultera Pamphyle,
 Sans paraître pour lors connaître vos projets,
 Je pourrai seul dans l'ombre épier les secrets.
 (Le père et Raymond sortent.)

SCENE III.

Richard (seul.)

Lorsqu'autrefois Roger croissait en ma présence,
 Il était envers moi rempli d'obéissance,
 Doux, sage, officieux, sensible, complaisant,
 Plein de respect, d'amour, surtout reconnaissant.
 Ne le serait-il plus ? Non, je ne puis le croire.
 Roger était trop grand, il aimait trop la gloire.
 Pourrait-il aujourd'hui, pour la première fois
 Refuser d'obéir en entendant ma voix ?
 Non, ce cœur généreux que la grandeur élève....
 (Pamphyle entre.)

SCENE IV.

(Richard et Pamphyle)

PAMPHYLE.

Je suis le confident de votre ancien élève,
 Et je viens de sa part savoir vos volontés,
 Ou daignez un moment vous rendre à ses côtés.

RICHARD.

Il ne lui plait donc pas de venir en personne ?

PAMPHYLE.

Pardonnez-lui, Richard, le trouble l'environne.
 Il voit devant ses yeux son père tout en pleurs
 Dont il s'efforce en vain de calmer les douleurs.
 Ah ! jugez de sa peine en présence d'un père
 Qui pleure....et qu'il ne peut cependant satisfaire.

RICHARD.

Il pleure, et c'est son fils qui l'afflige à ce point,
Il pourrait être heureux, mais Roger ne veut point,
Qu'il faut être cruel !

PAMPHYLE.

Il est tel qu'il doit être.

Il n'en faut pas juger avant de le connaître.
Moi, je sais, croyez-m'en, ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Loin d'oublier son père, il l'aime, il le chérit,
Mais soyez assuré que son âme est trop grande
Pour qu'elle satisfasse une injuste demande.

RICHARD.

Il est, dit-on, rigide, impérieux, hautain,
Pour tout dire, en un mot, c'est un fils inhumain.

PAMPHYLE.

Non, non, mais il est ferme, et maître de lui-même.
Il peut tout immoler à son devoir suprême.
Apprenez-le, Richard, tout cède à son devoir.
Il est juste ; oui celui que vous peignez si noir,
Cet enfant, selon vous, et dur et sanguinaire,
Est, selon moi, cet homme indépendant, austère,
Qui, quand sur lui les monts tombent avec fracas,
Debout, reste tranquille et ne chancelle pas.
Il s'est vu mille fois menacé du supplice,
Sa langue n'a jamais prononcé l'injustice.
Il n'a qu'une parole, et quand il dit : je veux,
N'espérez rien de plus ; car la terre et les cieux,
L'Univers croulerait, ou changerait de place,
Il redirait encore ; oui je veux qu'on le fasse.
C'est qu'avant de parler il a longtems pensé,
Il a bien réfléchi, bien senti, bien pesé,
Après cela sa bouche, avec indépendance,
Sait prononcer tout haut, ce que son âme pense.
Il n'est point en effet de ces être vendus,
Qui pour servir un maître en tous tems assidus,
Prostituant pour lui leurs votes mercenaires
Immolent lâchement à leurs honteux salaires,
Leur liberté, leurs droits, leurs frères, leur pays,
Leur conscience enfin digne d'un si bas prix :
Ceux-là sont à ses yeux des idoles de boue.

RICHARD.

Mais du plus saint devoir ce grand homme se joue ;
La vertu qui de l'âme annonce la grandeur
La vertu filiale est bien loin de son cœur.

PAMPHYLE.

Puisque vous le voulez, croyez cette imposture.
 Mais pour moi je l'estime et l'aime sans mesure.
 Son caractère ferme est celui d'un Brutus,
 Sa sublime équité celle d'un Régulus.
 Son courage en tout tems va jusqu'à l'héroïsme.
 Enfin je trouve en lui le vrai patriotisme,
 Et le crois à l'égal de ces fameux romains.....

RICHARD.

Eh bien, rendez-lui donc tous les honneurs divins,
 Mais n'allez pas penser que jamais je m'abaisse
 Devant ce demi-Dieu ; non, je vous le confesse,
 J'encense rais plutôt le plus lâche assassin,
 Un scélé rat, un traître, un parricide enfin.

PAMPHYLE.

Vous méconnaissiez donc la grandeur véritable
 La seule, à mon avis qui ne soit méprisab'e.

RICHARD.

Cruel adulateur, vous l'approuvez en tout.

PAMPHYLE.

Je veux, sans le flatter, l'approuver jusqu'au bout.

RICHARD.

Malheureux ! vous avez.....

PAMPHYLE.

Que pensez-vous encore ?

RICHARD.

Produit ces sentimens que votre cœur adore.
 (Le père revient.)

 SCENE V.

LE PERE, RICHARD, PAMPHYLE.

LE PERE.

Je m'en viens vous revoir mes fidèles amis.

z. RICHARD.

Pourquoi n'avez-vous pas emmené votre fils ?
 N'importe, je n'ai pu le voir en ma présence,
 Mais de tout ce qu'on fait j'ai pleine connaissance,
 De vils adulateurs, esprits malicieux,
 Ont perverti son âme et l'ont rendu comme eux.
 Ces dangereux serpens en tous lieux l'entourent,
 Et de leur noir venin sans cesse l'empoisonnent.

LE PERE.

Que dites-vous ? Richard, des esprits infernaux
 Inspirent à Roger leurs principes brutaux !

Ils traient contre moi quelque funeste brigue ?
Mortel infortuné !le monde entier se ligue
Pour me précipiter dans le fonds des malheurs.....
Que leur ai-je donc fait à ces barbares cœurs ?....
N'était-ce pas assez ?..ah ! Richard, que ne puis-je
M'informer de leur nom, connaître leur prestige,
Je leur ferais sentir le poids de mon courroux.

RICHARD.

J'en connais un, Seigneur, il est auprès de vous.

PAMPHYLE.

J'ai toujours soutenu, je soutiendrai sans cesse
Que votre fils pour vous doit garder sa tendresse,
Mais qu'il agirait mal en vendant ce pays,
N'importe l'acheteur, et n'importe à quel prix.

LE PERE.

Vous êtes ce méchant, cet homme impitoyable
Qui du cœur de mon fils corrupteur misérable
Le rendez insensible et semblable à l'airain ?
Soyez donc satisfait de mon triste destin !

PAMPHYLE.

Roger est tel encor qu'il fut dans sa jeunesse.
Vous vous imaginez qu'il n'a plus de tendresse,
Lorsque, malgré vos pleurs, vos plaintes, vos
[soupirs,

Il ne veut point se rendre à d'injustes desirs ;
Ah ! désabusez-vous, car, si dans son enfance,
Vous l'eussiez invité d'aller trahir la France,
Il aurait répondu : " cher auteur de mes jours,
" Moi, j'oserais trahir la France...mes amours.....
Non, j'aime mieux la mort.....

LE PERE.

Pamphylè, je vous prie,
Cessez, laissez en paix cette vieille patrie.
Richard, allez vous-même, allez chercher Roger,
(Richard sort.)

SCENE VI.

LE PERE ET PAMPHYLE.

PAMPHYLE.

A manquer à sa foi pouvez-vous l'obliger ?
Non, non, c'est envers l'âme user de violence.
Que de forcer quelqu'un contre sa conscience
A s'arracher des mains un dépôt confié ?
A garder son serment Roger s'est cru lié,
Il l'a fait, d'un héros reconnaissez la marque,

Pensez-vous que, trompant la France et son mo-

[marque

Et d'une main coupable, à ses fiers ennemis,
Roger vendra sa foi, ses armes, son pays ?
Et cela pour l'amour d'un père qui l'exige !
Que serait-il après ?.....deshonoré...que dis-je !..
Ennemi de son roi qu'il aurait déserté,
Par un maître nouveau peut-être rejeté
On le désignerait sous le seul nom de traître,
Et ce serait ainsi qu'il faudrait le connaître.

LE PERE.

Oh ! s'il voulait servir l'intérêt d'Albion,
Que de trésors seraient en sa possession !

PAMPHYLE.

Les trésors ne sont rien pour un cœur magnanime.
Savez-vous ce qu'il veut ? c'est l'honneur et l'esti-

[me.

Lorsque son bras vaillant combat ses ennemis
C'est l'honneur qu'il recherche et non pas le mé-

[pris.

Mais je me tais, que sert de vous répondre encore
Quand à votre dessein, sachez que je l'abhore ;
Le meurtre à mes regards offrirait moins d'horreur.
Votre fils va venir, sondez encor son cœur :
Il dira mieux que moi combien ce cœur déteste
Vos principes pervers, votre dessein funeste.
Tâchez de le convaincre et forcez son esprit.
Mais non, de vos efforts déjà Roger se rit
Il ne changera pas, je connais trop son âme.
Si d'un côté l'amour pour son père l'enflamme
D'une autre part aussi je crois apercevoir
Sa fermeté marquée au coin de son devoir.
De cette grandeur d'âme, au lieu d'être la proie
Loin de vouloir, seigneur, lui dire quelque chose
Je retiendrai ma voix, et tous mes sentimens
Lui seront inconnus jusqu'aux derniers momens.
Ne craignez rien de moi, je saurai bien me taire.
Il ne tardera pas. Je vais vous laisser faire
Ou si vous l'aimez mieux ; je pourrai m'absenter
Et dans ce salon seul avec lui vous quitter.

LE PERE.

Eloignez-vous d'ici ; le moindre signe, un geste,
Pourrait avoir pour nous un résultat funeste.
Pour le rendre inflexible un seul mot suffirait ;
C'est peut-être de vous que dépend notre arrêt.

Voyons, quelqu'un s'avance ; éloignez-vous, Pamphyle,

[phyle,

Partez, car devant vous tout serait inutile.

Voilà Roger qui vient...mais non...ce n'est pas lui.

(Pamphyle sort.)

(Raymond rentre)

SCENE VII.

LE PERE, ET RAYMOND.

LE PERE.

Ah ! c'est encor Raymond, mon soutien mon appui,

Mon ancien lieutenant lorsque dans ma contrée

D'un souverain français la puissance abhorrée.

Sous son sceptre de fer nous tenaient asservis

Faut-il donc qu'à Roger vous demeuriez soumis !

Cher ami, devant moi si le ciel vous fait rendre,

Nous pouvons nous parler : dites, dois-je m'atten-

[dre

A recevoir de vous quelques rayons d'espoir ?

Je suis impatient, Raymond, de le savoir.

RAYMOND.

J'ai vu Roger, Seigneur, et puisqu'il faut le dire,

Je le crois un grand homme et déjà je l'admire ;

Et s'il voulait enfin par un heureux retour,

En comblant vos désirs vous montrer son amour,

Si je voyais en lui la vertu filiale

De ses autres vertus paraître la rivale,

Et briller dans ce cœur comme sa fermeté,

Sa sublime justice, et sa noble fierté,

Son zèle pour son roi, son amour de la gloire,

Sa grandeur d'âme enfin...ah ! j'oserais le croire,

Au dessus des héros, de ces hommes fameux

Dont les noms aujourd'hui s'élèvent jusqu'aux

[cieux,

Pour y porter la gloire et la grandeur humaine....

LE PERE.

Ah ! sa vertu, Raymond, n'est qu'une vertu vaine ;

Il n'est point vertueux, vous pouvez l'affirmer.

Car j'ai déjà tout fait pour m'en faire estimer.

RAYMOND.

Tandisque votre fils s'occupe de défense,

Et parcourt les remparts tout plein de l'espérance

De conserver au roi ce précieux dépôt,

Seigneur, à ses genoux jetez-vous aussitôt.

LE PÈRE.

Mais si Roger toujours dans son refus s'obstine
 Si malgré ma prière un faux orgueil l'incline
 A fermer, par malheur, l'oreille à mes avis
 Pour écouter la voix de quelques faux amis.....

RAYMOND.

Alors que vos soldats débarquent au rivage,
 Rassemblez, dès ce soir, les gens de l'équipage,
 Armez-les, et soulain envahissez le fort ;
 Les ombres vous mettront à l'abri de la mort.
 C'est là le seul moyen que j'ose vous soumettre
 Encor n'est-il pas sûr, et je ne puis promettre.
 Que vous réussirez au gré de vos souhaits.

LE PÈRE.

Je dois donc avant tout ne chercher que la paix ?

RAYMOND.

Où, Seigneur, autrement de tristes destinées
 Pourraient s'appesantir sur nos vieilles années.....

LE PÈRE.

Chut ! le voici....

(Roger entre avec deux Sauvages et Richard.)
 (Raymond s'esquive.)

SCENE VIII.

Le Père, Richard, Roger, Garakonthié, et Wampun
 Roger.

Voici le chef des Iroquois,
 C'est cet homme fameux dont le nom, les exploits,
 L'adresse, la valeur, la fine politique,
 Sont aujourd'hui connus dans toute l'Amérique :
 C'est Garakonthié. Dans mille occasions
 Il ramena la paix au sein des nations ;
 Par sa dextérité, par son adroit génie,
 Mon père, voulez-vous qu'il nous réconcilie ?
 Wampun, ce vieux guerrier, ce héros de nos bois,
 Seconde aussi mes vœux.

WAMPUN.

Amis, plus de cent fois
 Ma cabane m'a vu revenir des batailles,
 Et de mille ennemis j'ai fait les funérailles.

GARAKONTHE.

Moi, le sang autrefois rougit mon tamohawk
 Mais la main de la paix l'a jeté dans le lac.

LE PERE.

Mais ces héros, mon fils, si leur justice est pure,
Ont-ils permis jamais d'outrager la nature ?

ROGER.

Non, mon père, jamais : leurs parens sont toujours
Après le sol natal, leurs plus chères amours,
Ils aiment tendrement l'auteur de leur naissance .

RICHARD.

Roger.....

ROGER.

Cher précepteur, oh ! ma reconnaissance
Ne saurait oublier quels furent vos bienfaits.
Votre mémoire en moi ne périra jamais,
Jusqu'à mon dernier jour, dans le fond de mon âme
Elle sera, Richard, gravée en traits de flamme.
Vous m'avez inspiré dès mes plus jeunes ans
L'amour de mon pays, l'amour de mes parens,
Ce trésor des bons cœurs, cette vertu céleste.
Si j'ai quelque équité, si mon âme déteste
Le sacrilège impie et son discours trompeur ;
Si mon œil effrayé ne voit qu'avec horreur
Le fourbe, l'homme injuste, et ces âmes flétries
Qui trament en secret les noires perfidies ;
Enfin si j'ai gagné l'estime de mon roi,
C'est à vous, cher mentor, à vous que je le dois.

RICHARD.

Je vous aime, Roger, et je vous le confesse ;
Mais je suis cependant accablé de tristesse.
En savez-vous la cause ?... ô cruelle douleur,...
J'ai su que l'on avait perverti votre cœur.....
Que ce cœur autrefois et si noble et si tendre
S'est changé tout-à-coup, et ne veut plus se rendre
Aux désirs empressés de l'auteur de vos jours ;
Et que malgré ses pleurs vous persistez toujours
A ne lui point céder ce que son droit de père
Vous ravira bientôt dans sa juste colère.

ROGER.

Si mon père consent à me laisser parler
Je pourrai vous répondre avant de m'en aller.

LE PERE.

O Roger, voudrais-tu renouveler ma peine ?
Chers amis néanmoins s'il faut que je vous gêne,
Parlez, peut-être aussi que de cet entretien
Dieu fera par bonheur résulter quelque bien.

GARAKONTHIE.

Roger, prends garde à toi, le grand roi de la terre
Sur les enfans ingrats fait gronder le tonnerre.

ROGER.

O mes amis cessez d'aggraver mes tourmens,
Soyez plutôt témoins de tous mes sentimens.
Sachez qu'il m'est cruel de ne pouvoir encore
Contenter le désir d'un homme que j'honore.
Mon père me connaît ; il n'en saurait douter,
Je le chéris autant qu'avant de le quitter.
Il connaissait alors quelle était ma tendresse,
Aujourd'hui, pourquoi donc m'accuser de bassesse ?
Mais n'importe, mon cœur le chérira toujours,
Et quand même il faudrait pour conserver ses jours
D'un zèle trop ardent risquer d'être victime,
J'affronterais les feux, je braverais l'abîme ;
Plein de crainte et d'amour, ne sachant résister,
Pour le sauver, partout on me verrait jeter
Oui, si je vous voyais terrassé par la rage
D'un animal féroce ou d'un monstre sauvage,
Pour apaiser sa faim et conserver vos ans
J'irais m'offrir moi-même à ses cruelles dents
Enfin, demandez-moi tout ce qui se peut faire
Sans altérer les traits d'un noble caractère,
Parlez, je vous le jure à la face des cieux,
Mon père, en l'accordant je serai trop heureux.

RICHARD.

Mais l'amour filial peut-il avoir un terme ?

ROGER.

Oui, certes, je le pense, et je dois rester ferme
Si pour plaire à l'objet de mon affection
Je ne suis qu'un ingrat envers ma nation,
S'il faut perdre ma gloire, à tant de frais acquise,
Exposer le succès d'une noble entreprise,
Trahir une patrie et ne la plus revoir,
Enfin, s'il faut manquer au plus sacré devoir.

LE PERE.

Roger, tu vas trop loin ; ce coin de l'Acadie,
Cet terroir hérissé, ce sol de barbarie
Que la France naguère a commis à ton bras,
Voilà ce que je veux : ne me rebute pas.
J'ai soigné ton enfance, et pendant vingt années
Mes soins te préparaient d'heureuses destinées
O gage si chéri de mon premier amour,
Quand j'ai perdu ce sein qui t'a donné le jour,
Ah oui, je m'en souviens, quand ta mère expirante

Me pressa sur son cœur de sa main défaillante
Et voulut m'embrasser pour la dernière fois,
Elle pleura longtemps, et sa mourante voix
Proféra pour adieu cette seule parole :
Mon cher époux, je meurs... que Roger te console..
O Roger.....ô mon fils.....regarde vers les cieux !
Ta mère y prie encor, rends-toi donc à mes vœux,
Toi qui dois m'adoucir les peines de ce monde....

ROGER.

Ah ! cessez ma douleur est déjà trop profonde.
Ne pleurez plus, pourquoi chercher à m'attendrir ?
Je vous chéris encore et je veux vous chérir,
Et je ferai pour vous tout ce qu'on peut attendre
De l'ami le plus cher, et du fils le plus tendre.
Que voulez-vous de plus ? pour avoir votre amour
Faudra-t-il mériter de ne plus voir le jour ?

GARAKONTHIE.

Ton cœur est un grand cœur et tu n'est pas un

RICHARD.

[traître.

Songez du moins, Roger, que votre père est maître.

LE PERE.

Pense aux maux effrayants qui vont fondre sur toi ;
Pense au bien que tu peux t'acquérir près de moi.

ROGER.

Vainement voudrait-on me déclarer la guerre,
En vain l'on m'offrirait le reste de la terre,
Non tant que je vivrai, ce fort et ce pays
Seront soumis, mon père, aux armes de Louis.

LE PERE.

Où prends-tu, fils ingrat, une telle insolence ?
Tu veux, je le vois bien, provoquer ma vengeance,
Tu voudrais m'irriter ; cruel ne sais-tu pas
Que mes vaisseaux au port sont remplis de soldats.

RICHARD.

Réfléchissez, Roger..... s'il faut que votre père
Fasse aux plus doux transports succéder la colère..
Mais non, songez plutôt, songez à son amour.
Peut-être il va demain vous quitter sans retour.
Ne vous abusez pas ; vous lui devez la vie,
Lui refuseriez-vous ce coin de l'Acadie ?
Mais il est temps, je crois, de prendre du repos.
La nuit qui des humains, fait oublier les maux,
La nuit sur l'univers étend son noir empire,
Allons, reposons-nous, et que Dieu vous inspire
De pieux sentimens pendant votre sommeil
Et qu'il es nous en part après votre réveil.

(Le Rideau tombe.)

Fin du 1er Acte.

CHANSON.

SUR L'AIR: — *La Brigantine*,

O perfidie
Fuis loin de moi,
Puisque ma vie
N'est pas pour toi.
O France chérie,
J'irais te trahir,
Non, ma patrie
Plutôt mourir.

Douce nature,
J'entends tes cris,
Ta voix si pure,
Ah ! j'en frémis.
Mais, France chérie
Faut-il te trahir,
Non, ma patrie
Plutôt mourir.

La mort apprête
Ses dards, ses feux,
Voilà ma tête
Devant ses yeux.
Car, France chérie
Puis-je te trahir !
Non, ma patrie
Plutôt mourir.

— — — — —
ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

— — — — —
Le père, Richard et Raymond.

LE PERE.

Je n'ai pu résister dans cette inquiétude,
Je veux enfin sortir de mon incertitude.
Le calme de la nuit règne encore en ces lieux,
Rien ne viendra troubler nos momens précieux,
Parlons en sûreté. Dites-moi que prétendre ?
Albion envers moi sera-t-elle plus tendre ?
Pourra-t-elle accorder un pardon généreux

A celui que son fils éloigne de ses yeux ?
 Non, chez ce peuple fier si je retourne encore,
 Je serai rejeté, car je sais qu'il abhorre
 Celui qui par malheur trompe ses intérêts.
 J'ai prêté devant lui des sermens indiscrets
 Mais, vous le savez tous, qui pouvait me restreindre ?

[dire ?
 De la part de Roger pouvais-je avoir à craindre,
 Lui dont le naturel ainsi que les vertus
 Excitaient des respects que je lui croyais dûs ?
 Déception funeste ! eh ! n'est-ce pas un rêve ?...
 Peut-on penser ainsi de votre aimable élève ?
 Ah ! s'il venait, Richard, s'il venait devant nous
 Abjurer ses sermens, tomber à nos genoux
 Nous serions soulagés du poids qui nous accable.
 Mais, non, ce fils cruel, non, cette âme indomptable
 Quand même je serais le plus puissant des rois
 Aimait mieux périr que d'écouter ma voix.
 Cruel renversement !... tant de trouble à mon âge !..
 Pour ne pas succomber j'ai besoin de courage...
 Être dans l'infortune, et presque sans amis !..

RAYMOND.

Perdez-vous tout espoir ? ah ! seigneur, si mon fils,
 Pour moi, comme Roger, devenait inflexible,
 Je saurais parvenir à le rendre sensible.
 Car à la voix du sang l'on ne peut résister,
 Vous êtes père enfin et ne pouvez douter
 Que Roger malgré lui, n'exauce vos prières,
 Si vos desirs, seigneur, lui semble nécessaires.

LE PERE.

Mais quand même il voudrait, cette foule d'amis,
 Ces odieux conseillers dont il suit les avis,
 Vous les verriez bientôt l'accabler de menaces,
 Le faire revenir à ses premières traces.
 Ces méchans contre moi lui prétent leur appui.
 Peut-être maintenant sont-ils auprès de lui :
 Ils l'entourent sans cesse et le rendent féroce.

RAYMOND.

Ne leur supposons point ce caractère atroce
 Je les connais, Seigneur, ils sont hommes de bien.
 En outre, votre fils ne les écoute en rien ;
 Il a son sentiment, et son âme trop grande
 Ne peut jamais souffrir qu'un autre la commande.
 Je ne puis m'empêcher de vous le dire encor
 Votre fils vers l'honneur a déjà pris l'essor.

C'est à ce noble objet que son cœur se dévoue.
 Je ne puis le haïr, il faut que je l'avoue :
 Je combats ses raisons, mais je l'aime en secret,
 Sur moi tout ce qu'il dit produit plus d'un effet.
 Sans y trop réfléchir je vous ai dit peut-être...

RICHARD.

Oui, qu'il était pieux, Roger que j'ai vu naître,
 Roger que j'ai formé, que mon cœur aimait tant.
 Peut-être croit-il suivre en nous contrariant
 L'ordre de son devoir et de sa conscience.
 Ah ! s'il en est ainsi, sortons donc du silence,
 Detrompons-le, faisons les plus puissans efforts,
 Montrons-lui sans délai ses erreurs et ses torts.

LE PERE.

N'avons-nous pas choisi la route la plus sûre !
 Nous avons fait parler la raison, la nature ;
 Ce fut en vain ! Roger resta sourd à leurs voix.
 Que faire maintenant ? nous n'avons plus de choix,
 Les armes, le combat, voilà notre refuge.
 Je ne saurais souffrir que mon fils soit mon juge.
 Et je vais lui montrer que je ne plierai pas.

RAYMOND.

Seigneur, allez plutôt vous jeter dans ses bras.
 Comme un père coupable implorer votre grâce.
 Car je connais Roger ; il défendra la place,
 Et vos vaillants soldats, longtems triomphateurs,
 Trouveront des rivaux, peut-être des vainqueurs.
 Le Canadien est brave ; il donnera sa vie
 Pourvu qu'il soit fidèle à sa Mère-Patrie,
 Oui l'enfant de ce sol est tout plein de valeur,
 Le sang de ses aïeux bouillonne dans son cœur.

LE PERE.

Sous l'effort du grand nombre il faudra bien qu'il
 [plie.]

RAYMOND.

Mais soyez sûr au moins qu'il vendra cher sa vie.

LE PERE.

N'importe, on sentira ce que peut mon courroux.

RICHARD.

Mais, Roger..votre fils...Seigneur, y pensez-vous ?

LE PERE.

Ah ! c'est lui, c'est Roger qui provoque mes armes
 Oui c'est un fils chéri qui cause mes alarmes !

Mais, parlez, dites-moi tous vos pressentimens ;
 Pensez-vous que Roger gardera ses sermens ?
 Malgré tant de refus puis-je avoir l'espérance
 D'ébranler tant-soit-peu sa terrible constance ?
 Pour moi, je vous le dis, je crois voir clairement
 Que tout restera vain sur un cœur si constant,
 Quel est votre penser ?

RICHARD.

Vous n'avez rien à craindre.
 Sans doute votre fils va se laisser de feindre,
 Ses qualités, Seigneur, n'auraient pu tant changer,
 Et Roger, après tout, doit être encor Roger.

RAYMOND.

Ainsi que votre ami je suis enclin à croire
 Que Roger va bientôt vous céder la victoire.

LE PERE.

S'il pense à son pays, je n'aurai plus besoin
 Pour le faire changer, d'employer aucun soin.
 " A la France, dit-il, je veux rester fidèle,
 " Et tant que je vivrai je ferai tout pour elle."
 Il tiendra sa parole et j'en suis assuré.

RAYMOND.

Seigneur, au nom de père, à ce nom si sacré,
 Que ne fera-t-il pas ? qu'on lui répète encore
 Et si Roger dit vrai, si son cœur vous honore,
 Il va, je vous le jure exaucer vos desirs,

LE PERE.

Ce mot excite en moi le plus doux des plaisirs,
 Que ne puis-je, Raymond, croire à ta parole.

RICHARD.

Depuis longtems, Seigneur, votre cœur se désole.
 Dans ce pénible état restera-t-il toujours !
 Non, faisons tant enfin par nos pleurs, nos discours,
 Que nous puissions fléchir cette âme trop altière.
 Vous, Raymond, dites-lui de venir voir son père.
 (Raymond sort.)

SCENE II.

LE PERE ET RICHARD.

RICHARD.

l'autôt nous serons prêts à partir de ce lieu.
 Attendons un moment, nous saurons tout dans peu.

LE PERE.

Où l'instant est venu, la fin de la journée,
 Richard, va pour jamais fixer ma destinée.
 Mon état est critique et de mon avenir
 L'aspect encore voilé peut me faire frémir.
 Si Roger me refuse, il faut qu'un des deux meure,
 Et ce sera bientôt, ce sera dans une heure.
 C'est un mot de mon fils qui va tout décider.
 Je tremble en y pensant ; en pourriez-vous douter ?
 Jusqu'ici le bonheur a marché sur mes traces,
 Et depuis un long tems, ni perte, ni disgrâces
 N'avaient troublé le cours de mes jours fortunés.
 Pour moi seul les plaisirs ne semblaient point bor-
 [nés.]

Naguère un doux hymen ; en couronnant ma flain-
 [me]

Au centre de l'ivresse avait porté mon âme,
 En un moment, hélas ! tout s'est évanoui,
 Il ne me reste plus que des pleurs aujourd'hui.
 (Roger entre.)

SCENE III.

LE PERE, RICHARD ET ROGER.

LE PERE.

Roger, termine enfin mes soucis et ma peine,
 Mon trop malheureux sort vers la tombe m'entraîne ;
 Si je meurs, c'est toi seul qui me fera mourir.
 Ah ! cette nuit encor, plein de ton souvenir,
 Je n'ai pu fermer l'œil, et des larmes amères
 Sans cesse malgré moi tombaient de mes paupières.
 Te plairas-tu longtemps à voir couler mes pleurs ?
 Roger, mets, je t'en prie un terme à mes douleurs.

ROGER.

Ah ! vous aussi, mettez un terme à ma souffrance !
 De vous accorder tout que n'ai-je la puissance !
 Malheureux ! je devais contrister vos vieux ans !
 Qu'il m'est d'ûr aujourd'hui d'être un de vos en-
 [fants !.....]

Mais pourquoi m'affliger ?... non, le Dieu de justice
 N'aurait pu me créer pour faire le supplice
 De ceux dont la tendresse a soigné mon berceau ;
 Le Seigneur m'a formé pour un destin plus beau.
 Il m'a dit ; « fuis, Roger, l'injustice et la honte,
 « Pour faire ton devoir que ta volonté prompte
 « Affronte les travaux, les dangers et la mort. »
 En agissant ainsi dois-je plaindre mon sort !

LE PERE.

Oses-tu proférer un aveu si bizarre ?
Quoi ! tu prétends qu'un fils, bien loin d'être bar-

[bare

En donnant à son père un horrible trépas,
Serait juste !.. ô mon fils, je ne te comprends pas.

ROGER.

Vous interprétez mal.....

RICHARD.

Ah ! tout est inutile

Sur un cœur où l'amour ne trouve plus d'asile.
Car quelle autre raison pouvez-vous apporter ?
Aux Français, il est vrai, ce pays peut rester.
Mais si vous l'aimiez tant, vous serait-il pénible
De le voir au pouvoir d'un monarque paisible,
Au pouvoir d'un royaume et d'une nation,
Dont vous devez aimer la constitution.
Certes, vous le savez, les lois de l'Angleterre
Se sont fait admirer du reste de la terre,
C'est le plus beau travail qu'ait fait l'esprit humain,
On le regardait encor comme un présent divin.
Je ne cacherai pas que ce peuple rebelle
Leva de tems en tems sa bannière infidèle,
Et porta la révolte au sein de son pays,
Je connais qu'à son trône il n'est pas trop soumis.
Contraste singulier : les lois les plus sublimes,
Furent souvent témoin de trahisons, de crimes,
De guerres, de forfaits, et de séditions.
Mais laissons tout cela... Roger, nous ne saurions
Imputer ces excès à des lois aussi sages ;
Non, dans tous les pays, comme dans tous les âges
Thémis n'a pu régner sans voir l'homme à ses yeux
Braver avec orgueil son front majestueux.

ROGER.

Mais si l'Acadien voulait enfin se rendre
En servant les Anglais pourrait-il bien prétendre
A se voir gouverner comme la nation ?
Peut-être n'aurait-il qu'un débile embryon
De ces sublimes lois qu'Albion préconise ;
Et l'Acadie alors, loin de rester soumise
Soulèverait la tête et ne pourrait souffrir
Qu'un superbe ennemi cherchât à l'asservir.
Mon peuple aime sa langue ; en proscrire l'usage,
Ce serait le réduire au dernier esclavage.
Oui ce peuple fut fait pour n'être dépendant

Que de la nation dont il est descendant,
 Et votre roi serait des rois le plus auguste,
 Votre gouvernement promettrait d'être juste,
 D'élever l'Acadie au niveau d'Albion,
 Je ne changerais pas ma résolution
 Au contraire, en tout tems, je saurai me défendre

LE PERE.

Ah ! si tu crains, Roger, comme je crois l'entendre
 Qu'un despote cruel ou qu'un d'or souverain
 Ecrase ton pays sous un sceptre d'airain,
 Mon fils, détrompe-toi ; car je dois te l'apprendre :
 A mon pressant désir si tu veux condescendre,
 C'est toi seul qui pourra gouverner ce pays ;
 Tel qu'il est en ce jour il te sera soumis.

Tiens, (*lui présentant un billet.*) lis, vois, c'est un
 [ordre émané d'un monarque

Qui te donne aujourd'hui la plus illustre marque
 Des sentimens d'honneur qu'il entretient pour toi,
 En voulant confier l'Acadie à ta foi.

ROGER.

Quoi ! ce monarque aurait assez peu de prudence
 Pour vouloir reposer en moi sa confiance !
 Ce roi si sage irait remettre ce pays
 Au plus lâche, au plus vil de tous ses favoris !
 Il récompenserait la bassesse d'un traître !
 D'un peuple plein d'honneur il le ferait le maître !
 Mais ne craindrait-il pas que ma perfide main
 Se jouant de tout droit, de tout principe humain,
 Et faite, en quelque sorte, à manier le crime,
 Ne voulût de nouveau par ce fait magnanime,
 S'attirer les faveurs et les présens des rois ?
 Je ne craindrais alors, les hommes, ni les lois,
 Je ne redouterais ni censure, ni peine,
 Content, je me rirais de la justice humaine.

Mais non... par un serment j'ai voulu me lier,
 Mon père... ah si l'amour me le fait oublier
 Loin de vouloir encore, au nom de l'Angleterre
 Commander à ma noble et malheureuse terre,
 Craignant tous les humains et fuyant mes sujets
 J'irai m'ensevelir dans le fonds des forêts
 Et là je cacherai ma bassesse et ma honte,
 Ou plutôt que ferai-je ? ah ! la mort la plus prompte
 Brisera les liens de mon iniquité ;
 Elle seule mettrait mon âme en liberté.
 Mais pourquoi redouter une main paternelle ?

Pent-elle me forcer à mourir infidèle,
 Infidèle à la France, infidèle à mon roi,
 Infidèle à mon cœur, et parjure à ma foi.

LE PERE.

Pourquoi retardes-tu ? mon épouse chérie
 Voudrait me voir sans doute ; elle est seule et s'en-
 [nuie.....

Faudra-t-il qu'aujourd'hui, je fasse son malheur..
 Irai-je lui montrer ma peine et ma dou'eur ?.....
 Pourra-t-elle me voir et soutenir ma vue
 Chère épouse.....pourquoi fallait-il l'avoir vue ?..
 Mais sait-elle déjà ce qui se passe ici ?

Roger... exauce-moi... je demeure transi.....

Je me trouble, et je sens tout mon corps qui chan-
 [celle.

ROGER.

O Dieu ! si vous voulez que je reste fidèle
 Prêtez-moi votre appui quand je combats mon
 [cœur.

LE PERE.

Que dis-tu, cesse donc d'être blasphemateur.⁷
 (Pamphyle entre.)

SCENE IV.

LE PERE, RICHARD ET PAMPHYLE.

PAMPHYLE.

Une émeute, Seigneur, qui vient d'être allumée,
 Fait craindre quelque perte au sein de votre armée.

LE PERE.

Mes soldats mutinés !.. voilà donc le destin
 Qui me poursuit enco' par un autre chemin !
 O vous, cœurs généreux, pleurez ma destinée.
 Vous soutenez vous seuls ma vie infortunée.
 Je n'ai que vous d'amis, je crois voir l'Univers
 Ligué pour m'écraser sous le poids des revers.
 Pour soulager ma peine, ah ! prêtez-moi des larmes,
 Des mains de ce Caton faites tomber les armes,
 Qu'il dise devant vous : je ne puis résister.
 Je suis vaincu, mon cœur ne saurait rejeter
 La demande et les vœux d'un père que j'estime
 Et ce père jamais ne sera ma victime,
 Adieu.
 (Le Père sort.)

SCENE V.

RICHARD, ROGER, PAMPHYLE.

PAMPHYLE.

Jusqu'à la fin j'ai retenu ma voix,
Ce père m'attendrit et m'indigne à la fois.
J'ai tremblé, cher Roger, j'ai craint que ta tendresse
Ne te fit faire enfin quelque indigne bassesse.

ROGER.

J'ai frémi, je l'avoue et j'ai cru quelque tems
Pamphyle, que j'allais abjurer mes sermens.
J'ai pesé, balancé ; le devoir, la nature,
Combattirent longtems, mais soudain le parjure
S'offrant à mes regards dans toute son horreur,
Effraya mon esprit, et rassérmit mon cœur.
Que j'attire sur moi la louange ou le blâme,
Jamais la trahison ne souillera mon âme.

PAMPHYLE.

Que j'aime ta constance et tes nobles vertus !

RICHARD.

A tant de cruauté des honneurs sont rendus !
On encense un mortel que les lois de la Grèce
Amaient jeté vivant au fond d'une fournaise ;
Qu'en tout tems, qu'en tous lieux, l'on aurait re-
[gardé

Comme un monstre d'horreur et d'inhumanité...
Funeste aveuglement.

PAMPHYLE.

Mais d'où vient que cet homme
Que l'on vit autrefois dans le sénat de Rome,
Un poignard à la main, percer de vingt-trois coups
Le grand César son maître, et le maître de tous,
D'où vient que ce Brutus meurtrier de son père,
Est célébré par Rome et par la terre entière ?
D'où vient que ses exploits en tous lieux sont chan-
[tés ?

Qu'on le porte en triomphe au milieu des cités ?
Ah ! c'est qu'à son devoir il fut toujours fidèle ;
C'est que pour son pays, plein d'amour et de zèle
De tout sacrifier il n'a pas hésité,
Quand il vit qu'on voulait ravir sa liberté.
César voulait régner, c'était une injustice ;
Que César, dit Brutus, que mon père périsse,
Et malgré sa clémence il périt en effet :
Tout l'Univers admire un si glorieux fait.

Et l'on voudrait qu'un fils, qu'un enfant de la
[France]

Pour montrer sa tendresse et sa reconnaissance
A cet homme insensé qui lui donna le jour.....

RICHARD, *(en tirant son épée.)*

Homme insolent.. *(Pamphyle tire aussi son épée.)*

ROGER,

(à Pamphyle) (en se jetant entre les deux.)

Tais toi : ne me fais point la cour,
Pamphyle, en méprisant un père que j'estime
Même quand il me porte à me charger d'un crime.
Laissons tous ces discours qui ne pourraient servir
Qu'à prolonger ma peine, au lieu de la finir
Je suis déterminé ; ni larmes, ni prière,
Ne pourront ébranler ma constance première.

RICHARD.

Oh ! qu'entends-je ! est-ce vous qui blasphémez ainsi ?
Vos paroles, Roger, m'ont troublé, m'ont saisi.

ROGER.

Je ne blasphème point.

RICHARD.

O fils impitoyable !

ROGER.

Je suis juste.

RICHARD.

O Roger !

PAMPHYLE.

Sois toujours implacable,

Et tes amis, Roger, te prêteront leurs bras ;
Pamphyle, sois-en sûr, ne te quittera pas.

ROGER.

Quand même il le ferait, je resterais fidèle.

RICHARD.

A l'amour filial ?

ROGER.

Non, j'y serai rebelle

Plutôt que de trahir le devoir et l'honneur.

RICHARD.

Que faut-il, dites-moi, pour toucher votre cœur ?
Dites.

ROGER.

Toucher mon cœur ! que voulez-vous entendre ?
Pour changer mes sermens ce qu'il faut entrepren-

[dre ?]

RICHARD.

Oui.

ROGER.

Rien.

RICHARD.

Qu'entends-je encor ! mon ami, mon Roger....

ROGER.

Cessez, n'espérez point de jamais me changer.

RICHARD.

Roger, à vos genoux faut-il que je m'abaisse ?
Oh ! non, écoutez-moi : par toute ma tendresse,
Par ces soins que ma main vous donna si longtems,
Par votre père enfin, changez de sentimens.

ROGER.

Mais tout cela s'efface au seul nom de patrie.

RICHARD.

Ah ! cher Roger, quel charme aura pour vous la
[vie ?

Lorsque vous vous verrez maudit de vos parens,
Ou lorsque le trépas aura tranché leurs ans.
Oh ! laissez, oubliez cette vertu stoïque,
Cet orgueil que l'on vante et qu'on nomme héroïque.

ROGER.

Vous allez m'irriter.

RICHARD.

Seriez-vous si cruel !.....

ROGER.

Ah ! j'ai trop de douceur, et j'offense le ciel.

RICHARD.

Ah ! que faut-il donc faire, ô mon aimable élève ?
Je me jette à vos pieds et je ne me relève
Que lorsque votre cœur révoquera sa foi.

ROGER. (*en se relevant*)

Tous les hommes seraient à genoux devant moi
L'on ne me ferait point révoquer ma parole.
Le devoir l'a dictée, elle n'est point frivole.

RICHARD.

C'en est donc fait, eh bien va-t-en, cœur de rocher..
Tu ne peux consentir à te laisser toucher,
Fais ce qu'il te plaira, sois toujours inflexible,
Mais, Roger, je te plains, si ton père sensible
Aux outrages cruels qu'il reçoit de son fils
Te compte pour jamais avec ses ennemis.
Tu sentiras alors le poids de sa vengeance
Tu recevras ta juste et digne récompense.

ROGER.

N'importe, je mourrai, Richard, avec honneur.

Je concentre en cela tous les vœux de mon cœur :
Périssons, s'il le faut, sous les mains paternelles,
Mais à notre devoir soyons toujours fidèles.

RICHARD.

Qui te l'a donc appris ce barbare devoir ?
Homme féroce et dur.

ROGER.

Vous devez le savoir :

Vous m'avez répété cent fois dans mon enfance :
‘En tous lieux, en tous tems, sois fidèle à la France.
‘Servir son Dieu, son roi, mourir pour son pays,
‘Ne point courber le front devant ses ennemis
‘Honorer ses parens par un amour sincère
‘Voilà tout le devoir.’ Oh ! qu’il est doux à faire !
Devoir trois fois sacré, sublime et sainte loi,
Tu m’ordonnes, tu veux que je serve mon roi ;
C’est là ce que je cherche et que j’ambitionne.
Oui qu’un autre que moi de palmes se couronne,
Je ne porterai point envie à ses lauriers,
Je ne chercherai pas à fouler ses sentiers,
Au contraire. Richard, je plaindrai sa folie,
S’il ne travaille alors au bien de sa patrie.

Mais je vois à pas lents mon père revenir ;
Je ne pourrai donc point me rendre à ses désirs ?
Non, j’aime mieux plutôt m’arracher à sa vue
Que de porter la mort à son âme abattue.
Adieu, donc, essayez de calmer sa douleur,
Pour toi mon noble ami, mon doux consolateur,
Suis-moi, viens avec moi soupirer en silence ;
Car, Pamphyle, je crains que ton zèle n’offense,
Cet homme malheureux dont j’ai reçu le jour
Et qui conserve encor mon plus ardent amour.

(Le Père entre avec Raymond)

SCENE VII.

LE PERE, ROGER, RICHARD ET RAYMOND.

LE PERE.

Reste avec moi, Roger, et qu’enfin ta parole
Bannisse mes chagrins, me charme et me console.
Tu voudrais t’en allerô mortelles douleurs !
Quoi ! dédaignerais-tu de voir couler mes pleurs ?..

RICHARD.

Ah ! laissez-le partir, père trop misérable !

Ainsi que vous je pleure et la douleur m'accable.
 Rien, rien n'a pu fléchir le cœur de votre fils ;
 Je suis las d'essuyer les dédains, les mépris.
 J'ai fait tous mes efforts ; p'curs, prière, menace,
 Oui, j'ai tout épuisé ; ma bouche enfin se lasse.
 Je vois que tout est vain. Votre cœur paternel
 Ferait peut-être plus sur cet enfant cruel.
 Je le laisse en vos mains et je vous l'abandonne.

LE PERE.

Que tant de cruauté me chagrine et m'étonne !
 Infortuné mortel que vais-je devenir ?
 Grand Dieu ! dois-je espérer un meilleur avenir ?
 Non, son horrible aspect me glace d'épouvante ;
 Sur moi je sens peser sa main dure et sanglante,
 Ah ! viens donc, ô mon fils, viens me donner la

[mort.

Délivre-moi, Roger, de mon malheureux sort.
 O mon fils, vois combien de peines tu me causes !
 Perce-moi donc le seinnon, cruel, non tu

[n'oses.....

Mon sang devant tes yeux te ferait-il frémir ?....
 Détourne tes regards et laisse moi mourir ?.....
 Tu ne veux pas, Roger, Eh bien ! je vais moi-

[même

Me transpercer le cœur, Roger, ce cœur qui t'aime..
(Le Père tire son épée)

RICHARD. *(Saisissant l'épée du père)*

Non, Seigneur, gardez-vous d'un sombre désespoir ;
 Quoi ! vous voulez mourir et ne jamais revoir
 Vos amis, vos parens, votre épouse si chère
 Qui ne pourrait survivre à sa douleur amère !...

LE PERE.

Ah ! ce n'est qu'un vain mot que la félicité !
 L'homme court vainement vers la prospérité.
 Quand il pense l'avoir, sa faveur inconstante
 S'envole tout à coup, et bientôt sous sa tente
 Vient régner des malheurs le cortège fatal.

RICHARD.

Mais violer les lois de l'amour filial.
 Roger est-il bien vrai !

ROGER.

Que ma peine est cruelle !

Mon père veut mourir ou me rendre infidèle.

RICHARD.

Non, livrez-lui ce fort, il sera satisfait.

ROGER.

Puis-je le satisfaire aux dépens d'un forfait ?

LE PERE.

Non je ne mourrai point... insolent, tu blasphèmes !
Tu ris de ma demande, et tu dis que tu m'aimes.
Lâche, fais-moi sortir, ou bien retire toi
Et tantôt seulement tu viendras devant moi
Me dire si tu veux m'accorder ma demande,
Ou s'il faut, pour l'avoir que je te le commande.
(*Roger sort*)

SCENE VII.

LE PERE RICHARD ET RAYMOND.

LE PERE.

Je ne puis le dompter, je suis encor défait,
Il préfère toujours l'honneur à l'intérêt,
Coupable fils.il faut que ma main le châtie.
C'est l'unique moyen de conserver ma vie.

RICHARD.

Où, parlons-lui, tantôt pour la dernière fois.

LE PERE.

Ce cap ou le combat, je lui laisse le choix.

RAYMOND.

Oui, seigneur, devant lui faites encore entendre
La prière, la voix du père le plus tendre,
Touchez-le..... mais enfin s'il persiste à jamais
Que votre épée alors serve vos intérêts.

Courbez si vous pouvez, sa tête trop altière,
Et montrez lui, seigneur, que vous êtes son père

LE PERE.

Amis, vers mon épouse allons portons nos pas.

(*Le Rideau tombe.*)

Fin du second Acte.

CHANSON.

SUR L'AIN: — *Adieu, charmant pays de France.*

Adieu rivage de la Loire,
O doux berceau de mes aïeux.
Je m'en vais moi ir pour ta gloire.
France, je te fais mes adieux.
Si loin de toi, chère patrie,
A peine ai-je ceint un laurier,
Et déjà je quitte la vie... (*bis.*)
Hélas! trop malheureux guerrier.....

Mais je ne suis qu'à mon Aurore
Comment affronter le trépas?
Ma nation n'a pas encore
Connu la valeur de mon bras,
Guerrier, quitteras-tu la terre
Sans y laisser un souvenir?
Non, non, je m'arme pour la guerre, (*bis.*)
Pour ma patrie il faut mourir.

Que mes amis près de ma cendre
Laisent échapper un soupir!
Et que mon roi daigne s'y rendre
Je succombe pour le servir.
Enfin, puisque c'est pour la gloire,
Que j'ai voulu vivre et mourir.
Ah! que mon nom, que ma mémoire
Traverse aux siècles à venir. (*bis.*)

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LE PERE, RICHARD et ROGER.

ROGER.

Mon père je reviens me jeter en vos bras.
Souffrez que j'ose encor chercher votre présence.
Si votre main jadis prit soin de mon enfance,
Si vous avez pour moi supporté les travaux,
Recherché la fatigue et bravé tous les maux,

Enfin si votre cœur me chérissait naguère
 Un instant, je vous prie, écoutez ma prière,
 Écoutez mes sermens, mon malheur et mes vœux.
 Ah ! c'est vous qui devez plutôt me rendre heureux ;
 Vos chagrins renaissans empoisonnent ma vie.
 Oh ! si tantôt déjà vous quittez l'Acadie,
 Rendez moi votre amour ; mes jours seront sercins,
 Mais si votre bonheur était entre mes mains,
 O mon père ! ah combien je goûterais de joie !
 Que je serais heureux d'en embellir la voie
 Que vos pas chancelans vont bientôt parcourir !
 Si mes sermens sont faux, puisse-je ici mourir !
 Oui, si mes faibles mains, si ma faible puissance
 Pouvaient remplir les vœux de ma reconnaissance,
 Je serais satisfait et vous que j'aime aussi,
 Mon ancien précepteur ! ah ! que ne puis-je ici
 Vous offrir un tribut digne de ma tendresse
 Et verser sur vos jours le bonheur et l'ivresse !

LE PÈRE.

Ah ! pourquoi fallait-il te rendre devant nous ?
 Ta présence, Roger, a calmé mon courroux.
 Oui, tu seras toujours l'objet de ma tendresse !
 Mon courroux est fini ; tu me rends l'allégresse ;
 J'ai peine à concevoir un dévouement si beau.
 Un jour ta mère, assise auprès de ton berceau,
 Après t'avoir donné deux baisers pleins de flamme,
 Se sentant tout-à-coup émue au fond de l'âme :
 ' Cher époux, me dit-elle, un jour ce tendre enfant
 ' Sera notre soutien, notre soulagement ;
 ' C'est l'honneur et l'espoir de nos vieilles années ;
 Elle augurait ainsi tes belles destinées ;
 Et moi qui partageais son espoir et ses feux.
 Je croyais entrevoir un avenir heureux,
 ' Oui j'étais fier de toi, toi que dans mon ivresse,
 Je croyais retrouver aux jours de ma vieillesse,
 O ma gloire, o mon fils !

RICHARD.

J'admire vos vertus,
 Mais pour moi vos désirs sont vains et superflus.
 Pourquoi me souhaiter un destin plus prospère ?
 Roger, contentez-vous d'exaucer votre père.
 Je suis son serviteur, je l'escorte en tous lieux ;
 S'il est heureux partout, partout je suis heureux.
 Son destin fait le mien ; si le malheur l'accable,
 Avec lui, cher Roger, je serai misérable.

LE PERE.

Mais nous serons heureux puisque Roger attend
Le moment fortuné d'être reconnaissant.

ROGER.

Oui, je l'attends du ciel.

RICHARD.

Mais quoique ce puisse être,
Vous ferez tout pour lui ?

ROGER.

Tout, si j'en suis le maître.

LE PERE.

Ah ! cruel, je le vois, tu vas recommencer.
Tu fais semblant d'abord de vouloir m'exaucer,
Tu te montres soumis ; c'est pour mieux me sur-
[prendre.

Quoi ! tu n'es revenu que pour me faire entendre
Ces mêmes sentimens, cette appréhension,
Ces crimes de bassesse, ou bien de trahison !
Ces forfaits prétendus que ton grand cœur abhorre !
Tous ces mots, j'en suis sûr, vont résonner encore.
C'est ta seule équité, ce sont tes seuls appuis,
A tes caprices vains, tu m'immoles, mon fils.

ROGER.

Où ! si vous connaissiez le fond de mon cœur.....

LE PERE.

Cesse,

Tu vas me répéter tes vœux et ta tendresse,
Je suis las de t'entendre, il faut enfin finir ;
Richard, retirez-vous, je vais l'entretenir,
Je vais lui parler seul, et s'il persiste encore,..
Alors, vous connaissez.....

(Richard se retire)

SCENE II.

LE PERE ET ROGER.

LE PERE.

O Roger, je t'implore,
Epargne-moi l'horreur de combattre mon fils.

ROGER.

Mon père, mes tourmens ne sont donc pas finis ?
Si je perds mon honneur vous en serez la cause !

LE PERE.

Je veux tout obtenir, et je ne me repose
Que lorsque j'aurai vu couronner mes combats.

ROGER.

A vos premiers projets vous ne renoncez pas !
O mon père s'il faut que je vous sacrifie
Un bien qui m'est plus cher que celui de la vie..
Je n'en ai pas le droit.

LE PERE.

Mais quel est donc ce bien ?

ROGER.

C'est mon devoir.

LE PERE.

Quoi donc ! pour toi je ne suis rien !

ROGER.

Oui, vous êtes pour moi tout après ma patrie.

LE PERE.

Ce que je te demande, est-ce une perfidie ?

ROGER.

J'enfreindrais les sermens que j'ai faits à mon roi,
Auprès de mon pays je trahirais ma foi.

LE PERE.

Qu'en résulterait-il ? une légère offense.

ROGER.

La fureur, des remords, la peur de la vengeance
Le cri de mon honneur, le désespoir enfin.

LE PERE.

Non, livre moi ce fort, livre moi ce terrain,
C'est tout ce que je veux.

ROGER.

O désir trop funeste !

Vous allez me ravir tout l'espoir qui me reste.

LE PERE.

Roger, perdre ce Cap, est-ce un si grand malheur ?

ROGER.

Vous le livrer, serait vous livrer mon honneur.
Ce sol n'est pas à moi, mais il est à la France,
Louis en est le maître, et j'en ai la défense.

LE PERE.

L'honneur ! c'est un vain nom que la langue des
[rois

Se plaît à répéter pour soutenir leurs droits
Contre ceux qu'établit l'auteur de la nature ;
O vertu filiale, et si noble et si pure !

ROGER.

Mon père, écoutez-moi : le tems est précieux,
Je veux vous dire encor mes raisons et mes vœux.
S'il est vrai qu'aujourd'hui votre cœur me chérît,
De moi n'exigez pas un si grand sacrifice.

Pour défendre ce sol contre des étrangers,
 L'on a vu les Français affronter les dangers,
 Niles fers, ni la mort n'ébranlaient leur courage.
 S'ils voyaient l'ennemi débarquer au rivage,
 Ils s'armaient tout-à-coup, et ces preux combattans
 Sur le champ de bataille allèrent mourir contents.
 Heureux de conserver aux dépens de leur vie
 Un pays qu'ils aimaient comme une autre patrie,
 Et moi j'irais, mon père, abjurant la pudeur,
 Et de ces fils de Mars indigne successeur,
 Sans respect pour mon nom, j'irais ternir la gloire
 Attachée à ce Cap par plus d'une victoire ?.....
 Tout ici parle d'eux : je regarde ce fort,
 Ces remparts, ces maisons, ces murailles, ce port
 Où pour votre malheur vos vaisseaux abordèrent,
 Ces vastes bâtimens, ces champs qu'ils défrichè-

[rent :

Mon père, ce sont là les fruits de leurs labeurs.
 Pourrais-je, dites-moi, mépriser leurs sueurs
 Au point de les offrir moi-même à l'Angleterre ?
 Puis-je dire aux Anglais : occupez cette terre,
 C'est-moi qui la gouverne, et je puis volontiers
 Moi-même en enrichir des peuples étrangers !
 Que diriez-vous, héros de la Nouvelle France ?
 Ah ! vos mânes sanglants demanderaient vengeance
 Tu frémissais de rage, honneur de St. Malo,
 Cartier, toi qui jadis arboras ton drapeau,
 Le vieux drapeau français sur cette vaste plage,
 Après avoir bravé les Autans et l'orage.
 La Roche, au haut du ciel, en voyant ce forfait,
 Tu gémirais aussi, ton cœur s'attristerait
 Toi pour qui notre sol offrait de si grands charmes
 Qu'à son seul souvenir tu répandais des larmes !
 Et toi surtout, Champlain, dont les soins paternels
 Naguère protégeaient nos murs et nos autels ?
 Pour défendre Québec ton bras prenait la flamme,
 Et le courage alors bouillonnait dans ton âme
 Et s'il fallait enfin succomber sous les coups,
 Tu cherchais pour ta ville un destin noble et doux.
 L'on ne t'attrait point par quelque vile amorce,
 Jamais tu n'as cédé que vaincu par la force.
 Héros de mon pays, je veux suivre vos pas,
 Ce Cap, rien ne pourra l'enlever à mon bras.
 Qu'on le prenne de force ; alors ma conscience,
 Loin de me reprocher mon défaut de vaillance,
 Lorsque je gémirai sur mon propre malheur,
 Me rendra témoignage en calmant ma douleur.

(Richard entre.)

SCENE III.

LE PÈRE, RICHARD ET ROGER.

LE PÈRE.

Je n'y puis plus tenir.

RICHARD.

Il est donc inflexible !

O changement fatal !

LE PÈRE.

S'il n'était qu'insensible,

J'espérerais encor le vaincre et le changer
Mais il est insolent, il se rit du danger.

RICHARD (à Roger.)

Pouvez-vous aussi loin pousser la barbarie ?
 Rien ne peut faire effet sur votre âme endurcie !
 Devant nous vous bravez le hasard des combats ;
 Un père, dites-vous, ne me combattrà pas.
 Quoi, mais si vous voyiez sa colère enflammée ;
 Si devant vos remparts conduisant son armée,
 Il menaçait vos jours ; en voyant son courroux,
 Je vous verrais, Roger, tomber à ses genoux.

ROGER.

Si je ne pouvais faire aucune résistance,
 J'oserais de mon père implorer la clémence ;
 Mais tant que je pourrais conserver quelque espoir,
 Obéissant, Richard, à la voix du devoir,
 Je tiendrais mon épée et combattrais sans craindre.

LE PÈRE.

Tu te moques de moi, je saurai te contraindre
 À me livrer ce fort, puisque tu ne veux pas.
 J'ai là sur mes vaisseaux plus de mille soldats
 Qui se sont aguer ris au milieu des batailles,
 Et qui vont dans ton fort semer les funérailles,
 Ils n'ont pas entendu tes fureurs contre moi.
 Rends-en grâces au ciel pour ton fort et pour toi.
 Car ils auraient saisi le fort, armes vengeresses
 Et leurs bras valeureux vous eussent mis en pièces.
 Et maintenant encor je n'aurais qu'un clin-d'œil
 À faire, et parmi vous ils semeraient le deuil.
 Ils sont ici tout prêts ; tremble que ma colère
 Ne les lance sur toi.

ROGER.

Sur moi seul, ô mon père ?

Non, j'ai des compagnons que m'a donnés Louis :
 Ce sont de vieux soldats qui valent un bon prix.

Nos deux chefs Iroquois défendront l'Acadie,
 Et nous combattrons tous pour l'honneur et la vie
 Je ne sais, il est vrai, vaincre un père, un parent,
 Mais je saurai mourir pour garder mon serment.
(Pamphyle arrive.)

SCENE IV

LE PERE, RICHARD, ROGER, PAMPHYLE.

ROGER.

Pamphyle, à mon secours, je suis à la torture ;
 On arme contre moi les droits de la nature,
 Seul ici je soutiens les plus rudes combats.

PAMPHYLE.

Mais, par bonheur, Roger, tu n'y succombes pas.

ROGER.

Le penser de devoir est trop fort sur mon âme.

PAMPHYLE.

Et je sais que ton cœur n'est pas un cœur de fem-
 [me,

RICHARD.

Non c'est un cœur de bronze, et loin de l'amollir,
 Lâche et cruel ami, vous voulez l'endurcir.

(On apporte une lettre au Père, qui lit à voix modérée.)

"Vos compagnons au port en hâte vous attendent,

"Les vaisseaux sont tout prêts et les voiles s'èlen-
 [dent,

"Le vent est favorable, et les marins, Seigneur,
 "Murmurent en secret contre votre lenteur."

LE PERE.

Mes soldats sont lassés de m'attendre au rivage ;
 Il faut prendre un parti, choisissons le plus sage.
 J'ai-je en ce moment m'embarquer sur la mer ?
 Ou bien dois-je combattre un fils qui m'est si cher ?
 Juste ciel !.. je serais trop sûr de la victoire ;
 Pour moi ce dur triomphe aurait trop peu de gloire.
 Vainquons par la raison, et qu'un dernier effort
 En subjuguant mon fils me conquière ce fort.
 Mais j'ai tout employé, que pourrai-je entrepren-
 [dre ?

Hélas ! mon fils Roger ne voudra plus m'entendre.
 Tout est fini pour moi ; mon honneur et mon bien,
 Rang, plaisir, et bonheur, je ne possède rien.
 Je vois devant mes yeux la dernière indigence.
 Quoi ! tu vas donc, mon fils, souffrir en ta pré-
 [sence

Un père périssant sous le poids des malheurs,
 Plongé dans la misère et noyé dans les pleurs !
 Quoi ! tu vas voir mourir à ta porte, ton père,
 Sans songer à lui tendre une main salutaire ?
 Enfant dénaturé, ton cœur est-il si dur ?
 Car enfin tu le sais, le malheur le plus sûr
 Peut-être le trépas sera tout mon partage...
 Oui, mais ce qui devrait te toucher davantage,
 Songe que ton refus produira des effets
 Qui te feront, mon fils, lamenter à jamais.
 Car tous ces maux cruels enfin si je succombe,
 Mon épouse, elle aussi descendra dans la tombe.
 Tu pourras t'honorer de ce double trépas.
 Mais seras-tu tranquille ? ah ! ne craindras-tu pas
 Qu'après ta cruauté mon ombre encor sanglante
 Ne porte dans ton cœur l'horreur et l'épouvante ?
 Dans ton sein criminel tu porteras l'enfer.
 Tu seras furieux d'avoir plongé le fer
 Dans les flancs de celui dont tu reçus la vie.....
 Mais ton âme, ô Roger, n'est pas même attendrie.
 Que faut-il que je fasse ? ô puis-ance des cieux
 Ayez au moins pitié d'un père malheureux !
 Dites-moi que tenter, après que mes prières
 N'ont fait que l'endurcir dans ses erreurs premiè-

[res ?]

Ce fils...mais non, mon Dieu ! non, il n'est pas cruel
 Il va sécher mes pleurs ; et mon cœur paternel,
 Tout-à-l'heure en quittant cet enfant que j'adore
 Tout tremblant de plaisir, va le bénir encore.
 N'est-il pas vrai, Roger ?... ah ! tu ne réponds rien ;
 Eh bien, pour te fléchir je n'ai plus qu'un moyen,
 C'est le dernier effort que peut tenter un père.
 La nature et l'orgueil défendent de le faire,
 Mais l'amour, ô mon fils, le préfère au courroux ;
 Regarde, vois ton père embrasser tes genoux.

(Il se jette à genoux.) (Roger le relève.)

Ah ! laisse-moi, plutôt que d'exciter mes larmes,
 J'aime mieux à tes pieds t'arrosar de mes larmes,
 Que de faire mourir par le fer meurtrier
 Un enfant que mon cœur ne saurait oublier.
 Encore un mot, Roger, accorde ma demande,
 La tendresse le veut, et moi je le commande.

ROGER.

Mon devoir ne veut pas.

LE PÈRE.

Je ne puis résister,

Ton inflexible cœur commence à m'irriter.
 Fils indigne de moi, va, va, bientôt ton père
 Sur toi fera tomber sa trop juste colère.
 Bientôt tu sentiras son terrible courroux.
 Tu viendras à ton tour ramper à ses genoux.
 Tu vas courber ton front, ce front si plein d'audace
 Ne t'attends pas, Roger, que je te ferai grâce,
 Tu périras, oui, oui, c'en est fait de tes jours,
 Moi-même de ma main j'en veux trancher le cours,
 Tu mourras, tu le veux, ta cruauté l'exige,
 Je verserai ton sang.mais ô ciel !... quoi ! que
 [dis-je ?

Moi, j'irais m'élancer pour égorger mon fils,
 Je serais insensible à ses pleurs, à ses cris !.....
 Oh ! non, jamais, jamais.

ROGER.

Mon père que je meurs,
 Que votre main me perce à cette dernière heure.
 Je préfère mourir que de vivre maudit
 D'un père infortuné que mon âme chérit.
 O Louis, ô Français, reprenez votre terre,
 Je braverai pour vous les dangers de la guerre,
 Mais porter l'étendard contre un père !.. ô destin !..
 Pourtant, c'est mon devoir, il faut le faire enfin.
 Oui, je le dois, mon père, et je vous le répète :
 Devant tous vos guerriers sans craindre une défaite,
 Sans aller aussitôt me jeter à vos pieds
 Pour livrer les drapeaux que l'on m'a confiés,
 Je prendrai cette main pour essuyer mes larmes,
 De l'autre, contre vous, je porterai mes armes.

LE PÈRE.

Roger, tu le veux donc, qu'on s'apprête soldats,
 Je vous commanderai, venez, suivez mes pas.
 Venez, nobles guerriers, vous tous que la victoire
 Dans les plaines de Mars a couronnés de gloire,
 Venez, préparez-vous à combattre mon fils.
 Vous qui faites encor trembler vos ennemis,
 Je suis déterminé ; Roger, fils ingrat, tremble :
 Sur le champ de bataille allons combattre ensemble
 Allons tous deux, Richard, préparer nos soldats.
 (*Le Père et Richard sortent.*)

SCÈNE V.

ROGER ET PAMPHYLE.

ROGER.

Pamphyle, vers Raymond, va, dirige tes pas,

Vite, emmène avec lui nos deux guerriers sauvages ;
Tu sais que leurs conseils m'ont toujours paru sa-

[ges.

Je veux les consulter ; mais reviens avec eux.

Vite, point de retard. (*Pamphyle sort.*)

SCENE VI.

ROGER, *seul.*

Que je suis malheureux !

Demain je serai mort !... jouet de l'infortune !

Ma vie en ce moment me charge, m'importune !

Où je mourrai, mon cœur ne me reproche rien ;

J'ai toujours été juste, et c'est là mon soutien.

Dans tous mes procédés je n'ai rien que j'abhorré,

Et tout ce que j'ai fait je le ferais encore.

Allons donc, ô Roger, faisons face au malheur.

(*Pamphyle rentre avec Raymond et les deux Sauvages.*)

SCENE VII.

ROGER, PAMPHYLE, RAYMOND, GARAKONTHE
WAMPUN.

ROGER.

Vous savez, chers amis, mon trouble et ma douleur ;
Je pars, je vais mourir pour mon roi, pour la Fran-

[ce,

Hélas ! et je combats l'auteur de ma naissance.

Mais j'implore pourtant le secours de vos bras,

Je combats pour mon roi, ne me refusez pas

Seul je serais trop faible et l'Acadie entière

Passerait au pouvoir d'une main étrangère,

Pourriez-vous le souffrir ?

GARAKONTHE.

Le grand Ononthe

Le premier sur ces bords a planté son drapeau

Corlar n'est point venu : que Corlar se rappelle

Qu'en tous tems l'Iroquois ne fut point infidèle.

Qu'il apprenne aujourd'hui que notre nation

N'aime point qu'on insulte à sa gloire, à son nom.

Les nations pour nous n'ont point forgé de chaînes,

Pour nous anéantir leurs puissances sont vaines.

Les flèches du combat reposent dans la paix,

Mais pour les aiguiser nos marteaux sont tous prêts.

WAMPUN.

Je n'aime point Corlar. Déjà dans ma cabane

Il a porté la mort. J'enlèverai son crâne.
 Je ne souffrirai point qu'on dise à mes enfans :
 Votre père fuyait devant des combattans.
 A mon bras de guerrier pendra sa chevelure ;
 Et je loirai son sang pour venger mon injure.

PAMPHYLE.

Roger, je veux aussi verser mon sang pour toi,
 T'aider à conserver ce pays à ton roi.
 Raymond, ce commandant et si noble et si brave
 Ne voudra pas non plus plier comme un esclave.

RAYMOND.

Moi, je ne combats point.

ROGER,

Qu'entends-je !

RAYMOND.

Non, Roger.

Vous n'êtes qu'un ingrat ; l'on peut bien vous juger
 Votre cause est injuste, et jamais la victoire
 Sur un fils si cruel ne portera sa gloire

ROGER.

On dirait que d'accord avec mes ennemis,
 Le ciel veut me forcer à trahir mon pays,
 Mais il n'en sera rien.

GARAKONTHIE (à Raymond.)

O chef lâche et perfide ;

Où le soleil a vu ta bravoure intrépide,
 Mais ton honneur déjà commence à se flétrir
 Et les hommes diront aux siècles à venir :
 Raymond devant Corlar a prosterné sa tête.

RAYMOND.

Marchez donc au combat, marchez, l'armée est
 [prête.

Commande-la, Roger, elle va t'obéir,
 Et pour toi dans la plaine elle saura mourir.
 Pour moi, je ne veux point périr au sein du crime.
 Si d'un malheureux sort tu veux être victime,
 Marche, tu trouveras de quoi combler tes vœux,
 Et dans une heure au moins tu joindras tes aïeux,
 Mais tu combattras seul.

WAMPUN.

Que ton sabre de guerre
 Rouille dans son fourreau, cache-le dans la terre.
 Reste seul dans ce lieu, tandis que nos poignards
 Vont aller se plonger dans le flanc des Corlars.
 Insensé, si du moins nous joignons nos ancêtres,
 Nos bras, et nos poignards n'auront pas été traités

L'Âme de mon aïeul sera fière de moi,
L'âme d'Ononthio devra rougir de toi.

ROGER.

Raymond, tu ne veux point commander mon ar-
[mée ?

RAYMOND.

Comme toi, par l'honneur, mon âme est enflammée,
Mais l'honneur ne peut-être ou n'est pas la vertu.

ROGER.

Eh bien ! gagne ton prix puisque tu l'es vendu.
Pour vous qui haïssez la fraude et l'injustice,
Nobles amis, s'il faut que ce pays périsse,
S'il faut-être vaincu que ce sol avant tout,
Soit teint de notre sang.

WAMPUN.

Je sens déjà qu'il boit.

Mon arc est tout bandé, mes flèches meurtrières
Iront percer le cœur des Corlars ténéraires.

GARAKONTHIE.

Que Corlar soit puni, qu'il meure sur ces bords,
Que cette nuit son âme aille joindre les morts
Mais allons aussitôt tandis que les ténèbres
Ne couvrent point le cap de leurs voiles funèbres,
Partons, allons, guerriers, les surprendre en che-
[min.

ROGER.

Oui, marchons sans tarder, c'est aussi mon dessein
Pamphyle, reste ici, si je meurs pour la gloire,
Et que mes compagnons remportent la victoire
Tu pourras gouverner en ma place le fort.
Pour vous, nobles amis, qui partagez mon sort
Si vos bras excités par votre ardeur guerrière
Dirigeaient par malheur vos flèches sur mon père,
Pensez à moi, songez que je suis son enfant
Et conservez ses jours...mon cœur le hérit tant...
Pauvre père, je l'aime et pour tant de tendresse ...
Mais partons donc enfin, car le danger nous presse,
Laissons ici Raymond puisqu'il ne combat pas.

SCÈNE VIII.

PAMPHYLE ET RAYMOND.

RAYMOND.

Voilà de son orgueil les tristes résultats :
Pauvre Roger, il faut aujourd'hui qu'il périsse,
Mais il l'a bien voulu : son malheureux caprice

L'a conduit pas à pas jusques à provoquer
Un père généreux qui n'osait l'attaquer.

PAMPHYLE.

Roger n'a toujours fait que ce qu'il devait faire.
Puisqu'il le faut, qu'il meure en combattant son
[père.

Ce père n'est qu'un traître, et son fils vertueux,
Vaincu, n'oserait pas sur lui lever les yeux.
Grâce au ciel, s'il n'a point l'honneur de la victoire,
Son souvenir au moins ne sera pas sans gloire;
Et je mettrai sans peine au rang de mes amis
Celui qui sera mort en servant son pays.

RAYMOND.

Combattre un père ! est-il un crime plus atroce ?
Le plus méchant mortel, l'humain le plus féroce,
Et ces hommes de sang qui peuplent ces forêts,
Les a-t-on vus combattre un père ? non jamais.
C'est le dernier écart de la nature humaine,
Roger du monde entier va s'attirer la haine ;
Et ce fait selon vous est au rang des exploits !

PAMPHYLE.

Inutile discours ! en vous l'a dit cent fois :
Il hait la trahison, c'est son devoir qu'il aime.
Le devoir sur son cœur tient un pouvoir suprême.
Son père en vain voudrait en arrêter le cours ?
Roger fut toujours ferme, et le sera toujours,
Auprès de son devoir tout n'est rien à sa vue.
Sans doute au cri du sang son âme s'est émue,
Mais ce cri n'a rien pu sur un plus saint devoir.

RAYMOND.

Ah ! le sabre à son tour saura bien l'émouvoir,
Attendons, je suis sûr que les forces guerrières
Aux portes de la place ont déjà leurs bannières,
Un instant suffira pour s'emparer du fort,
Et Roger tout-à-l'heure aura connu son sort.

PAMPHYLE.

Où Raymon !, lo squ'ici notre esprit se rappelle
Combien Roger est ferme, et loyal et fidèle,
Lorsque dans ce séjour nous nous entretenons,
Sans doute les deux chefs poussent leurs bataillons;
Peut être que Roger, malgré tout son courage,
Hélas, est déjà mort étendu sur la plage.....
O mon aimable ami !.. Roger, déjà tu meurs !
Je te perds, ah comment ne pas verser des pleurs ?
A peine à tes vingt ans et tu sors de la vie !..
Mais quoi ! j'entends ces mots ! je meurs pour ma
[patrie !

Oh ! qu'il sera pleuré de ceux qui l'ont connu !
 Mais peut-être qu'aussi, connaissant sa vertu,
 Le puissant Jéhovah de son bras formidable
 Lui prête en ce moment un secours favorable.
 Puissest-tu revenir, Roger, victorieux,
 Toujours ferme, loyal, fidèle, vertueux.
 C'est là tout mon désir, héros de l'Acadie,
 Te sauver du trépas, c'est conserver ma vie.
 Doux ami, noble cœur, ton exemple frappant
 Fera toujours sur moi l'effet le plus puissant.

SCENE IX.

RAYMOND, ROGER ET PAMPHYIE :

(Deux soldats amènent Roger blessé, qui entre tout à-coup tenant son épée teinte de sang et s'écrie)

O malheur ! o malheur ! ô succès lamentable,
 Mon père va périr ! mon armée indomptable
 Soudain s'est élancée au sein des ennemis.
 La terreur et la mort remplissent le pays.
 La moitié des Anglais déjà sont en déroute,
 Mais mon père est resté ; c'est pour mourir sans
 [doute.

Je me suis écrié : soldats, vaillants soldats,
 Ne soyez pas vaincus, mais ne massacrez pas.
 Vainement, emportés par le feu du courage
 Ils voulaient immoler les Anglais à leur rage,
 Rien n'a pu retenir leur terrible valeur.
 Les ennemis sont morts, et moi je suis vainqueur,
 Vainqueur ! est-il possible ! oui vainqueur de mon

Ah ! grand Dieu ! je l'ai vu tout couvert de pous-
 [sière

Ou peut-être percé de quelque coup mortel !
 J'ai voulu le sauver ; on me retient !ô ciel
 Que puis-je attendre ici ? comment rester tranquille !
 Quelle perplexité ! victoire trop facile !

(Garakonthié et Wampun amènent le Père et Richard enchaînés.)

SCENE X.

LE PÈRE, ROGER, RICHARD, RAYMOND, PAM-
 PHYIE GARAKONTHIE ET WAMPUN.

ROGER.

Que vois-je ! quoi ! mon père ! on l'amène en-
 [chainé,

Il pleure, il se désole ! ô jour infortuné !
 Dois-je en croire mes yeux ! est-ce bien vous mon
 [père,
 O douleur, on c'est lui ! que voulez-vous lui faire ?
 Otez-leur ces liens, et laissez-les soldats,
 Si mon père est vaincu, ne le maltraitez pas.

LE PÈRE.

Roger, je suis vaincu, je suis en ta puissance,
 Mais dois-je en cet état implorer ta clémence ?
 Non fais-moi massacrer, jete-moi dans les fers,
 Car je mourrai toujours après de tels revers.
 Vicissitude étrange ! à des jours d'allégresse
 Vont déjà succéder la honte et la détresse.

ROGER.

Mais vous faire souffrir ! ô Roger inhumain !
 Vas-tu sur l'infortune appesantir ta main ?
 Ah ! je suis trop heureux de pouvoir sans bassesse
 Accorder un pardon que dicte la tendresse,
 Qu'implore le malheur, que la vertu prescrit,
 Qu'un tel devoir, mon père est doux à mon esprit,
 Mon cœur veut et je sens que mon honneur l'ap-
 [prouve.

LE PÈRE.

Roger, connais-tu bien l'état où je me trouve !
 Sans biens, et sans amis, je suis désespéré.
 Sous le poids de mes maux je me sens attéré.
 Albion qui vers toi m'a vu partir naguère
 Ne porte plus sur moi que des yeux de colère,
 Et la France autrefois l'objet de mon amour
 Regrette maintenant de m'avoir mis au jour.
 Car il faut l'avouer, je fus traître envers elle ;
 J'ai voulu la trahir, quand tu lui fus fidèle.
 Où puis-je me cacher ? dans quel sombre pays
 Dois-je porter ma honte, et mes bras asservis ?
 Mais ce n'est pas encor mon sort que je redoute,
 Mon épouse chérieelle en mourra sans doute ;
 Où pourra-t-elle aller ?

ROGER.

Restez tous avec moi,
 Restez, j'aurai pour vous cette faveur du roi ;
 Je vous ferai couler des momens pleins de charmes.
 O mon père, à vos pieds je dépose mes armes
 Et ce bras qui tantôt domptait vos vétérans
 Ne saura désormais que soigner vos vieux ans.
 Et vous aussi, Richard, vous que j'estime encore

Consolez un ami que votre cœur adore ;
Aidez-moi, puissions-nous tous deux sécher ses
[pours.

Toi, Raymond, tu voulus aggraver mes malheurs...
Mais tu fus entraîné par amour pour mon père,
Je te pardonne aussi, ne crains point ma colère,
Oublions le passé, vivons encore en paix.
Pour toi, mon noble ami, je n'oublierai jamais
Tes préceptes d'honneur, de vertu, de courage ;
Je t'en rendrai, Pamphyle, un éternel hommage.
Ces mortels.....tu les vois à nos ordres soumis
Loin de les opprimer traitons les en amis,
Vivons heureux ensemble, et surtout que mon père
Trouve ici du bonheur l'asile salulaire.

Fin du troisième et dernier Acte.

